

Les histoires de Nadia

Nadia, fidèle bénévole et membre du comité de Lecture et Compagnie, nous fait le plaisir de partager des textes qu'elle a écrits. Ces longs récits narrent la vie de personnages réels et fictifs. Ils peuvent servir de lecture courte avec les auditeurs mais également de suggestions de lectures quand ils se rapportent à un livre paru. Mais tout de suite, c'est l'histoire d'

Edith Durham



Mémorial dédié à Edith Durham, au col reliant la vallée de Theti à Tirana
Photo : Heinz Hügli

Lors d'un trekking dans les hautes vallées de Valbona et de Theti, au nord de l'Albanie, j'ai entendu parler pour la première fois d'une Anglaise, Edith Durham, adulée par les Albanais pour son rôle joué dans l'indépendance du pays.

A sa naissance en 1863 à Londres, dans une famille de neuf enfants, rien ne préfigure son extraordinaire destinée. Le père, Edward, brillant chirurgien et la mère, Mary, fille d'un pionnier dans la réforme de l'enseignement, encouragent leur progéniture, y compris les filles, à utiliser au maximum leurs nombreux talents pour faire leur chemin dans le monde.

Edith, l'aînée des filles, n'excelle que dans des activités « secondaires », le dessin et la peinture ; à la mort prématuré du père, c'est donc à elle qu'échoit le devoir de s'occuper de sa mère.

Nouveau destin

Au dix-neuvième siècle dans l'Angleterre de l'époque victorienne, il était tout-à-fait inhabituel pour les femmes de voyager non accompagnées, encore moins dans des coins perdus au sud-est de l'Europe, dépendant du vacillant Empire Ottoman.

C'est ce que fait pourtant Edith Durham : elle a presque 40 ans, lorsqu'elle s'embarque seule pour la première fois vers les Balkans, en août 1900.

Ce premier voyage a pour motif de se remettre d'un état dépressif lié à la prise en charge continue et peu stimulante de sa mère malade. Il va cependant changer le cours de sa vie et déclencher sa passion pour ces pays, où elle revint fréquemment dans les années qui suivirent, jusqu'en 1921.

La Poudrière des Balkans

En 1900, deux anciens grands empires sont en pleine effervescence : les Habsbourg sont en train de vaciller sous la menace des ambitions nationalistes de ses différents peuples, Autrichiens, Hongrois, Bulgares, Italiens et Slaves. Le suicide du Prince héritier Rodolphe en 1889 et l'assassinat de l'Impératrice Elisabeth en 1898 n'aident pas à protéger le blason de la Cour Impériale.

Quant à l'Empire Ottoman, ennemi attitré de l'Empire austro-hongrois, il est encore en plus mauvaise posture : la bureaucratie est corrompue et l'armée en ruine, les soldats ne touchant plus leurs soldes. Le Sultan possède des provinces (les vilayets) à l'Ouest, notamment dans les Balkans, mais trop éloignées de Constantinople, il les laisse plus ou moins livrées à elles-mêmes.

L'Albanie, dont les frontières sont peu délimitées, à part sur la côte adriatique, en fait partie ; aucune route importante ni voie ferrée ne traversent le pays : il a une réputation de banditisme. Aussi, peu d'étrangers s'y aventurent.

A la découverte des Balkans

Après son débarquement en Dalmatie, province slave, où elle sent immédiatement qu'elle a un rôle à jouer dans cette partie de l'Europe, Edith continue par la Bosnie et l'Herzégovine, puis arrive à Cetinje au Montenegro, en simple touriste, armée de ses bagages et de son attirail de peinture. Beaucoup plus tard, elle écrira : « C'est à Cetinje en août 1900 que j'ai commencé à tirer un fil de l'enchevêtrement balkanique, sans penser combien j'y deviendrai par la suite profondément impliquée ».

Elle devient la confidente du roi du Montenegro, Nikola, et des membres de sa nombreuse famille. Sa réputation de femme indépendante et hautement non conventionnelle commence lorsqu'elle décide de visiter seule le monastère de Ostrog, datant du 17^{ème} siècle, situé sur un escarpement montagneux, à plusieurs heures à cheval de Cetinje. Peu de diplomates étrangers et encore moins une femme n'avaient osé s'aventurer jusque-là !

D'autres expéditions suivent, qu'elle décrit dans les lettres à sa famille et dans ses livres avec un regard réaliste et quasi ethnographique : les villages des paysans et des montagnards, leurs moeurs, leurs vêtements, leurs coutumes et leurs lois.

Lors d'un deuxième voyage en 1901, elle visite avec enthousiasme la ville de Shkodra, au nord de l'Albanie, où elle résidera souvent.

Dans les années qui suivent, elle découvre la complexité des provinces ottomanes et austro-hongroises, les querelles entre les différentes religions, chrétiennes, musulmanes et orthodoxes, les ambitions territoriales des uns et des autres.

L'Albanie est particulièrement menacée d'annexion par les Grecs au sud, les Serbes au nord et les Macédoniens à l'est : Edith Durham se fait alors le champion de l'indépendance du petit pays, indépendance qu'il obtiendra en novembre 1912.

Lors des guerres balkaniques de 1912 et 1913, elle joue un rôle important, se dépensant sans compter pour obtenir de l'argent de fondations anglaises, pour acheminer elle-même les médicaments et la nourriture aux populations affamées, pour soigner les blessés dans l'hôpital qu'elle dirige en Macédoine. C'est à cette époque qu'elle devient l'une des premières femmes correspondantes de guerre, envoyant régulièrement des articles aux principaux journaux anglais.

En Angleterre, elle est reconnue en tant qu'experte de la région des Balkans, notamment par le succès de son livre « *High Albania* », et épaulée par des amis libéraux réputés au Parlement comme

Aubrey Herbert et des journalistes de gauche comme Henry Nevinson, elle se fait l'avocate du peuple albanais auprès des politiciens britanniques. Mais par la suite, ses livres et articles furent très controversés, pour des querelles politiques entre Libéraux et Travailleurs dont elle fit les frais.

Dernier voyage

Elle revient en Albanie au printemps 1921, mais trouve le pays profondément changé ; épuisée, en partie paralysée et souffrant de sciatique, elle n'a plus la force de répondre aux attentes des habitants. Elle rentre définitivement à Londres en mai, où elle meurt en novembre 1944.

A sa mort, le roi Zog d'Albanie écrivit dans le journal « The Times », qu'avant la venue d'Edith Durham dans les Balkans, l'Albanie n'était qu'un mot dans la géographie ; mais grâce à son engagement pour la liberté de ses compatriotes, elle avait grandement aidé à créer un nouvel état sur la carte.

« Elle dédia sa vie entière à l'Albanie. Elle nous a donné son cœur et elle gagna le cœur de nos montagnards, pour lesquels elle avait une sympathie particulière. Encore aujourd'hui, son nom est adulée par eux. Les Albanais n'ont jamais oublié - et n'oublieront jamais – cette femme anglaise. Dans les montagnes qu'elle connaissait si bien, l'écho de sa mort résonnera de sommet en sommet ».

Contrairement à son pays d'origine, qui l'oublia complètement, Edith Durham fut extrêmement populaire parmi les Albanais, qui lui décernèrent le titre de « Reine du Peuple des Montagnes ».

De nos jours encore, ce respect perdure, des places et des boulevards dans des villes albanaises portent son nom, ainsi qu'un lycée à Tirana.

Le voyageur peut voir un mémorial en pierre portant son effigie, au passage du col reliant la vallée de Theti à Tirana, dans ces fameuses montagnes albanaises qu'elle a tant aimées.

Tiré du livre de Marcus Tanner « Albania's Mountain Queen- Edith Durham and the Balkans »
Ed. I.B. Taurus & Co. 2014